

Les transformations de l'habitat urbain

Bernardo Secchi
Corso Porta Ticinese 65
20123 Milan
Italie

1. Espaces urbains

Il est possible d'imaginer et il est aussi possible de faire une expérience et un exercice : l'expérience de trois espaces urbains différents, l'exercice visant à tenter d'en saisir les caractéristiques fondamentales. Prenons l'exemple de la ville médiévale, qui abrite et sert de cadre à une "communauté" qui se perçoit elle-même comme une entité limitée, intégrée et isolée, séparée du monde qui l'entoure. L'exemple que je préfère est celui de la place del Campo, à Sienne, ville qui a longtemps été l'un de mes sujets d'étude et pour laquelle j'ai élaboré un plan d'urbanisme et un ensemble de projets urbains. Ou faisons l'expérience de l'espace qui trahit l'ambition, pour reprendre une belle expression de Leonardo Benevolo (Benevolo, 1991), de "la capture de l'infini", l'ambition d'une culture et d'une société qui estiment pouvoir dominer de façon physique et visible la nature. Mon exemple préféré, à l'instar de celui que propose Benevolo, est l'exemple de Kassel. Ou encore, faisons l'expérience d'une "route marché", d'un de ces longs rubans de route dans la "ville éclatée", informe en apparence, "non lieu" le long duquel s'échelonnent les parkings, les espaces d'exposition et de vente aussi bien couverts qu'à l'air libre, sans règle ni ordre apparents. Mes exemples préférés sont ceux de certaines routes du nord autour de Milan, ou dans la Vénétie, ou encore les axes qui sortent de Kortrijk, une ville de Belgique pour laquelle j'ai conçu un plan d'urbanisme et des projets urbains.

Il s'agit d'espaces extrêmement différents, qui ne traduisent pas tant ou seulement des conceptions urbaines diverses, mais, dans certains cas de façon très complexe, et dans d'autres plus directe, des relations profondément différentes entre la population, ses activités, et son territoire, c'est-à-dire un rapport spatial différent. Il est possible d'ajouter d'autres exemples à ceux-ci, mais point trop. Placés sur l'axe du temps, ils donnent une représentation très schématique de l'histoire de l'espace habitable: le premier dominé par la concentration, la continuité, l'isolement de l'extérieur, la délimitation claire séparant ce qui se trouve à "l'intérieur" de ce qui se trouve à "l'extérieur", la présence permanente d'éléments de transition entre ces deux mondes, porche, passage, cours, rue couverte et jardin suspendu, par des différences d'échelle et de taille des bâtiments et des espaces ouverts, qui revêtent une signification évidente dans l'imaginaire collectif. La démesure est réservée à la grande oeuvre de la cathédrale, du couvent, de l'hôpital, de la place del Campo et à eux seuls, car ces espaces seuls représentent des activités et des pratiques sociales dans lesquelles l'intégralité de la communauté se reconnaît. Une échelle et une taille différentes, inférieures, sont réservées à tout le reste car, quelle que soit sa richesse ou son prestige, il représente des activités et des pratiques auxquelles n'adhèrent que des individus ou des groupes particuliers. La disposition des activités et des lieux où

elles se déroulent en fonction de séquences ou d'ordres soigneusement établis doté l'espace urbain, dans ce premier exemple, d'un "caractère narratif" évident.

Le dernier type d'espace que j'aie évoqué, celui de la "route marché", comme, de façon plus générale, celui de la "ville éclatée" est dominé, à l'inverse, par la discontinuité, la dispersion, le manque de limite et de séparation évidentes entre l'espace ouvert et l'espace fermé, entre l'espace bâti et l'espace libre, l'absence quasi totale d'éléments de transition entre intérieur et extérieur, les changements permanents d'échelle et de taille des bâtiments, l'absence de caractère narratif, par le déroulement dans l'espace des différentes activités en fonction de règles en mutation perpétuelle et le recours à des instruments de communication visuelle instantanée pour dénoter leur présence, plutôt qu'à des règles de disposition et de composition de l'espace urbain implicites et connues de tous.

Chacun de ces exemples, après une étude attentive par le biais d'analyses techniques pertinentes, peut bien évidemment susciter des réflexions de différente nature, mais peut surtout amener à s'interroger sur les raisons de l'évolution de notre sensibilité vis-à-vis de la composition physique de l'espace habitable, des images dont nous le remplissons et auxquelles nous le rapportons, sur le processus d'accumulation sélective au travers duquel l'espace habitable qui nous entoure a pris forme et a lentement évolué.

2. Transformations urbaines

Il me paraît important d'effectuer cette démarche aujourd'hui que semble se répandre le sentiment que les données physiques des villes européennes subissent depuis quelque temps une transformation radicale. Il est difficile de définir en termes "concis" la nature exacte de cette transformation. Elle est évoquée par le biais de termes et de commentaires "vagues". Les analyses des géographes, des économistes, des sociologues et des urbanistes, mais également le cinéma et la littérature nous ont beaucoup appris de cette récente transformation.

Si nous étions en mesure de définir la nature exacte de cette transformation, nous pourrions peut-être aussi lui donner une origine dans le temps, nous réussirions peut-être à classer ses divers aspects en ordre logique et chronologique, à les relier à d'autres caractéristiques révélatrices de la vie sociale et économique de nos villes et de nos pays. Tel n'est cependant pas le cas.

La première difficulté à faire rempart aux efforts de tous les chercheurs avertis est celle de la description. Cette difficulté augmente au fur et à mesure qu'est proposée une "description approximative" dont découlent des "concepts flous" à la lumière desquels examiner le "nouvel état des choses".

Il n'en faut pas moins reconnaître qu'une série de termes se sont aujourd'hui glissés dans notre vocabulaire quotidien. Il y est fait appel, de façon généralement indiscriminée, en les vidant rapidement de leur sens et en les remplaçant tout aussi fréquemment par d'autres termes également insipides. Ce phénomène traduit peut-être une difficulté d'ordre conceptuel profonde. En se laissant guider par ces éléments superficiels que sont le vocabulaire et l'organisation du discours, il semble cependant se dégager un certain nombre d'approches différentes, et peut-être complémentaires, de la question.

A l'un des extrêmes se trouve le programme de recherche de ceux qui étudient les transformations du "système urbain", par exemple l'ensemble d'études sur la "Diffusion territoriale du développement" menées par le groupe travaillant sous la direction de Giorgio Fuà et compilées par Giuseppe Dematteis (Dematteis, 1992). Mais les études de la fin des années 80 de A.J. Fielding (Fielding, 1982, 1989), de A.G. Champion (Champion, 1989) pour d'autres pays d'Europe, et encore avant, celles de N.J.L. Berry (Berry, 1976), pour les Etats-Unis, en sont également des exemples. A l'opposé se situe au contraire la veine d'analyse des chercheurs qui se penchent avant tout sur les transformations de l'"espace habitable", dont on parle fort abondamment et fort souvent, mais qui n'a peut-être pas encore donné lieu à une recherche systématique suffisamment poussée et à des textes constituant une référence sûre.

Il va sans dire que ces deux démarches, comme d'autres dont je ferai mon propos par la suite, ont tendance à mettre en exergue des aspects différents, même s'ils se recoupent largement et sont liés entre eux, des mutations en cours dans les économies et les sociétés occidentales. Elles font toutefois appel à un langage et à des techniques d'analyse différents: la première à une utilisation intensive des statistiques descriptives, la seconde à une utilisation intensive des versions les plus récentes de l'analyse morphologique. La première a le regard fixé sur les indicateurs démographiques et ceux qui se rapportent aux différentes activités-fonctions, la seconde sur les modèles d'occupation du sol, les espaces ouverts et les types de bâtiments, leurs regroupements, juxtapositions et combinaisons. Contre-urbanisation, désurbanisation, déclin, désindustrialisation et déconcentration sont certains des termes nouveaux rencontrés dans la première démarche. Interruption, hétérogénéité, fragment, banlieue interne, principe d'établissement, cadre de vie, paysage, forment, de leur côté, le vocabulaire plus vague de la deuxième. L'ordre, l'harmonie, la règle du monde scientifique cherchent à s'imposer dans le langage de la première démarche, tandis que la seconde est toute empreinte du "langage du chaos", comme l'a si bien décrit Gianfranco Folena (Folena, 1991).

Je suis toujours tenté de croire que les gens savent ce qu'ils disent, qu'ils réfléchissent aux mots qu'ils emploient et ne les choisissent pas au hasard du dictionnaire, et que si le vocabulaire des observateurs change tout à coup, c'est que le monde observé n'est plus le même.

La première démarche se donne comme objectif de reconstruire une géographie et une histoire de la ville qui recouvrent dans une large mesure la géographie et l'histoire du "développement". Sur un territoire et avec une histoire comme en possède notre pays, dans le cadre desquels la ville était "le seul principe pouvant donner des trente siècles d'histoire italienne une vision évidente et continue" (Cattaneo, 1858,7), cette discipline voit aujourd'hui de grandes agglomérations métropolitaines et des réseaux urbains à trame dense ou lâche, des pôles métropolitains et des pôles secondaires intégrés ou en voie d'intégration, des agglomérations métropolitaines à centres multiples et des villes isolées. Cet ensemble reflète peut-être non seulement "l'action des villes sur les campagnes" mais également l'inverse. Sur une très grande échelle, l'échelle du continent, elle aboutit peut-être à la "ville globale" de Saskia Sassen (Sassen, 1991), et à une échelle plus réduite, elle aboutit au contraire au refus de l'intégration du "nouveau localisme". De la même façon, cette démarche distingue trois grandes étapes dans l'histoire urbaine de notre pays: l'étape du développement par "région", de la proto-industrialisation et de la première

vague d'industrialisation du XIXe siècle tout d'abord, l'étape de la concentration autour de pôles ensuite qui, ayant débuté à la fin du siècle dernier, atteint son apogée entre 1954 et 1964, et l'étape suivante de la contre-urbanisation, et elle établit un lien entre ces dernières et la transformation des rapports entre les grands secteurs d'activités ainsi que l'évolution des principes d'organisation et d'implantation de chacun d'entre eux.

La seconde démarche, à l'inverse, se penche sur les transformations subies, à différentes échelles, par les modes d'établissement, sur la façon dont, concrètement, des pans entiers du territoire se sont couverts de bâtiments et transformés, ont été envahis par de nouvelles oeuvres, de nouveaux édifices et de nouvelles infrastructures. Elle examine leur dimension et leur disposition, la logique selon laquelle ces nouveaux bâtiments se sont groupés et accolés plutôt que combinés et "composés", donnant ainsi naissance à de nouvelles réalités exigeant de nouveaux "noms". Elle étudie les rapports qui se sont établis entre les nouveaux objets et l'équilibre géomorphologique et hydrologique du territoire, les espaces de plein air, les sols cultivés ou boisés, le potager, le jardin, la rue et la place. Cette seconde démarche, dans sa tentative de reconstruction d'une topographie de l'espace habitable, s'efforce de relier cet ensemble à des transformations évidentes de la technique, des pratiques sociales, des modes de vie, de l'identité des individus et des collectivités.

La "ville physique" est un élément d'importance dans le cadre des études portant sur la mutation des rapports sociaux, au moins pour celles qui se donnent une perspective du type "choice-constraint" et partent du principe que, pour comprendre la logique des réseaux de relations sociales, il faut admettre que les individus choisissent "entre des alternatives socialement structurées" (Tosi, 1991, 282). La recherche sociologique a abondamment démontré l'importance des facteurs locaux et territoriaux à cet égard.

L'étude de l'évolution des modes de vie et des pratiques sociales représente une troisième façon de décrire les "transformations de l'habitat urbain en Europe". Les différents Social Surveys, par exemple celle de l'Irer pour la Lombardie et les travaux d'Antonio Tosi et de Guido Martinotti (Martinotti, 1991) qu'elle contient, s'inscrivent dans ce cadre.

De la même façon, l'examen de l'évolution de l'identité sociale, et plus particulièrement de la mutation des élites, de leur formation et de leur éparpillement sur le territoire, de leurs stratégies d'auto-reconnaissance et d'affirmation constitue peut-être un nouvel angle d'étude, encore peu usité, des "transformations de l'habitat urbain" en Europe, transformations qui sont déclenchées et alimentées par une société qui a évolué en faisant preuve d'une vitalité insoupçonnée et en se démarquant des canons imposés par les élites traditionnelles.

Il est sans nul doute également possible de décrire les mêmes transformations en étant attentif au processus de redéfinition, restructuration et relocalisation permanentes des activités de production et des services. J'en veux pour exemple la récente compilation d'études de différents chercheurs européens réalisée par Gioacchino Garofoli (Garofoli, 1992). Ces études mettent en opposition le développement "from below", généré par les élites des zones et régions périphériques et fondé sur la petite entreprise et le recours aux ressources locales, et le développement "from above", lancé et planifié justement par les grands centres urbains et métropolitains, par leurs cercles de dirigeants et par les grandes entreprises, privées ou publiques, qui

sont actives dans des secteurs assez sophistiqués et en partie étrangers à la culture locale.

Les descriptions des transformations de l'habitat urbain s'inscrivent, me semble-t-il, dans des plans contigus et articulés, à la façon des couches géologiques. Dans un ordre qui se veut purement factuel et sans connotation hiérarchique, je placerais au plus près de la description de l'évolution du système urbain la description des processus de redistribution des activités de production, et en étroit contact avec elle la description de la mutation des élites, puis celle du changement des pratiques sociales, et enfin celle de la mutation du territoire dans sa dimension physique: celle de l'"espace habitable". L'ordre de ce classement pourrait peut-être être modifié, et certains le feront. Je pourrais surtout multiplier les couches et insérer entre la description de l'évolution des pratiques sociales et celle de l'évolution des élites la description du changement des politiques. Je pourrais placer cette description des politiques en tête ou en queue de mon classement, la recouper avec d'autres, ce qui soulèverait de nouvelles questions. Chacune des descriptions auxquelles j'ai fait allusion contient, à l'intérieur même des instruments d'analyse qu'elle utilise et des objets qu'elle choisit d'observer, une telle quantité de conventions linguistiques et d'hypothèses d'interprétation qu'il est permis de douter qu'il s'agisse bien de description.

3. Dispersion

Il est par exemple difficile d'affirmer de façon irréfutable que le monde urbain en Europe, ou éventuellement seulement en Italie, ou même uniquement dans la plaine du Pô, est plus "dispersé" aujourd'hui qu'il ne l'était voici une vingtaine d'années. Une telle affirmation est difficile car, pour mesurer la dispersion, ses proportions et ses variations, il convient de trouver une définition consensuelle des implications concrètes de ce terme. A.C. Nelson (Nelson, 1992) a récemment tenté, fort louablement, de donner une définition d'"Exurbie", mais ses tentatives ne semblent pas beaucoup plus convaincantes que celles de C. Sectorsky datant du milieu des années 50 ou les tentatives ultérieures (1955). Toutefois, il est tout aussi difficile d'estimer que la fréquence avec laquelle le terme de dispersion et autres termes connexes apparaissent dans le discours de ceux qui étudient l'habitat contemporain ne relève que de la psychanalyse.

Celui qui se penche sur la "ville physique" et qui fait de l'analyse morphologique, sous ses différentes formes, son sujet d'étude précis est celui qui se heurte aux plus grandes difficultés. Celui qui analyse les données fournies par les différents instruments statistiques, s'il ne les utilise pas de façon trop détournée et métaphorique, peut toujours avoir recours aux diverses méthodes d'analyse de la dispersion et de la concentration proposées par les statistiques descriptives.

Celui qui, au contraire, étudie la matérialité du territoire de la "ville éclatée" semble ne pouvoir aller au delà de la représentation cartographique ou photographique pour concrétiser son sujet d'étude et ne pouvoir s'y référer qu'en faisant appel à des catégorisations ayant inévitablement un caractère allusif, même s'il est suggestif.

C'est ainsi que, en ayant recours à différentes sortes de métaphores, il réussit à établir des distinctions entre les situations, à "voir" que la Lunégiane, zone de

dispersion, se distingue de la plaine reliant Mestre, Trévisé et Padoue, autre zone de dispersion, et de la Brianza, des régions minières du Limbourg et de la côte adriatique. Toutefois, à peine se lance-t-il dans des représentations autres que cartographiques, à peine montre-t-il des photographies prises depuis la terre des éléments qui lui paraissent les plus caractéristiques de chacune de ces zones, qu'il doit avouer que rien ne ressemble plus à une "route marché" belge que son homologue de Vénétie, que rien ne ressemble plus à un lotissement de Val Belluna qu'un lotissement de Curno et que le pavillon de Brianza, indépendamment des désirs et des espoirs de son propriétaire, se retrouve à des milliers d'exemplaires un peu partout sur le continent.

Pour expliquer ce paradoxe apparent d'un phénomène s'appliquant à l'ensemble du continent, de différences reconnaissables à l'échelle de régions entières, comme l'échelle des photos et des cartes zénithales, et d'une homogénéité qui se manifeste à l'échelle des différents éléments urbains et des groupes qu'ils forment, l'observateur de la "ville physique" fait généralement immédiatement référence à l'histoire, une histoire qui protège les personnages (Wim Wenders, 1992) en leur donnant légitimité, relief et importance, "en créant une morale".

L'indicible paysage de la dispersion lui semble compréhensible, même si difficile à décrire, une fois placé sur la toile de fond de l'histoire du territoire, de sa lente colonisation et de sa modification avec le temps, de sa transformation progressive en "palimpseste" ou sur celle de l'histoire de l'objet architectural, du "pavillon", par exemple, de ses variantes, de ses "réductions".

Il reconnaît dans le territoire une inertie capable de "structurer", de doter d'une trame géométrique, sémantique et éventuellement narrative la multiplicité du nouveau. Elle prend la forme d'une accumulation de caractères persistants et permanents, comme le démontre l'analyse d'Alain Léveillé pour la région genevoise: subdivision des sols, tracés des fossés, des rues, des murs, des lignes d'arbres. Oeuvres qui ont pour un temps servi de cadre à un "projet", et qui lient aujourd'hui de façon plus ou moins étroite le domaine du choix individuel et celui du choix collectif. Il n'est jamais impossible de triompher de l'inertie, mais elle réclame un effort qui paraît souvent peu justifié.

C'est ainsi que la société qui occupe ce territoire devient le dépositaire d'une vaste quantité d'images, qui ont représenté et continuent à concrétiser sa conception du monde et ses désirs. Le paysage de la dispersion n'est pas seulement l'oeuvre d'une évolution spontanée, d'un urbanisme privé d'urbanistes. Au contraire, il est aussi le résultat d'une "digestion" de projets reconnaissables que l'imaginaire collectif sublime pour en faire des points de référence importants.

Mais c'est justement l'observation de l'histoire du territoire de la dispersion qui permet de saisir l'ambiguïté profonde de ce phénomène. Appréhendé de l'"extérieur", de ce qui fut un jour la campagne, il prend souvent la forme d'une densification, autre terme qui exigerait une définition concrète précise, d'un processus qui comblerait les espaces existant "entre" les choses. Envisagées dans une perspective temporelle, dispersion et densification semblent s'emboîter le pas et révéler des étapes successives d'un long processus de croissance et de développement. Même étudiées de façon synchrone, certaines zones semblent être caractérisées par des phénomènes de dispersion alors que d'autres sont marquées par les phénomènes inverses.

Il n'est pas dit que les zones de dispersion continueront à s'étendre à des territoires toujours plus vastes. Le renforcement des réseaux à mailles larges, la mise en valeur des terrains enserrés, l'utilisation du capital immobilisé déjà construit pourraient caractériser les quelques dizaines d'années à venir. Les lotissements et les petites usines qui ont envahi le sol des campagnes ces dernières années pourraient être les "signes avant-coureurs" de la naissance d'une ville nouvelle, sans nul doute différente de la ville du siècle dernier et de celle de la première moitié de notre siècle.

4. Conclusion

À l'instar des grandes structures urbaines expulsées de la ville consolidée du XIXe siècle, hôpitaux, prisons, casernes, gazomètres, abattoirs, quartiers de l'institution des HLM, qui ont souvent été les pionniers des banlieues, les nouveaux centres commerciaux, les zones industrielles, les "rues marchés" et les lotissement de la ville dispersée pourraient être les pionniers d'une ville future différente.

Ceci donne à penser qu'il faudrait essayer de découvrir d'éventuelles relations entre les concepts de croissance et de développement économique et social à certains stades et les caractéristiques morphologiques des phases de dispersion et de densification, terrain sur lequel il est difficile de s'aventurer certitudes en main.

Il n'en reste pas moins que cette voie représente peut-être l'une des rares possibilités de ne pas réduire toutes les facettes des transformations qui nous entourent à la seule présence de véhicules automobiles ou à une suite ineffable de particularités, d'"eccités", à une évolution spontanée certes sous-estimée autrefois, mais dont la présence est assez peu probable dans les quantités dans lesquelles elle est censée apparaître aujourd'hui.

C'est la raison pour laquelle il est important d'étudier les situations de dispersion qui ont une longue histoire derrière elles, par exemple la "banlieue verte" belge, le "pavillonnaire" français et genevois, les quartiers suburbains allemands et les situations qui se sont plus récemment installées dans chaque pays européen.

BIBLIOGRAPHIE

- BENEVOLO, L. (1991), "La cattura dell'infinito" (Laterza, Roma).
- BERRY, N. J. L. (Ed.) (1976), "Urbanization and counterurbanization" (Sage, London).
- CATTANEO, C. (1858, 1972), *La città considerata come principio ideale delle istorie italiane, La città come principio* (Brusatin, M., Ed.) (Marsilio, Venezia).
- CHAMPION, A. G. (Ed.) (1989), "Counterurbanization. The changing face and nature of population deconcentration" (Arnold, London).
- DEMATTEIS, G. (1992), "Il fenomeno urbano in Italia: interpretazioni, prospettive, politiche" (Angeli, Milano).

- FIELDING, A. J. (1982), Counterurbanization in Western Europe, *Progress in Planning*, 17 (1982), 2-52.
- FIELDING, A. J. (1989), La controurbanizzazione nell'Europa occidentale, *Le reti urbane tra decentramento e centralità. Nuovi aspetti di geografia della città* (Petsimeris, P., Ed.) (Angeli, Milano).
- FOLENA, G. (1991), "Il linguaggio del caos" (Bollati Boringhieri, Torino).
- GAROFOLI, G. (1992), "Endogenous Development and Southern Europe" (Avebury, Aldershot).
- MARTINOTTI, G. (1991), L'inchiesta sociale sulla popolazione lombarda, *Social Survey in Lombardia* (Irer, Milano).
- NELSON, A. C. (1992), Characterizing Exurbia, *The Journal of Planning Literature*, 6 (1992) 4, 350-368.
- SASSEN, S. (1991), "The Global City" (Princeton University Press, Princeton).
- SPECTORSKY, C. (1955), "The Exurbanities" (Lippincott, Philadelphia).
- TOSI, A. (1991), Relazioni sociali, pratiche territoriali e area locale, *Social Survey in Lombardia* (Irer, Milano).
- WENDERS, W. (1992), "L'atto di vedere" (Ubulibri, Milano).

Texte traduit par Luis Simon / Inter-Translations.